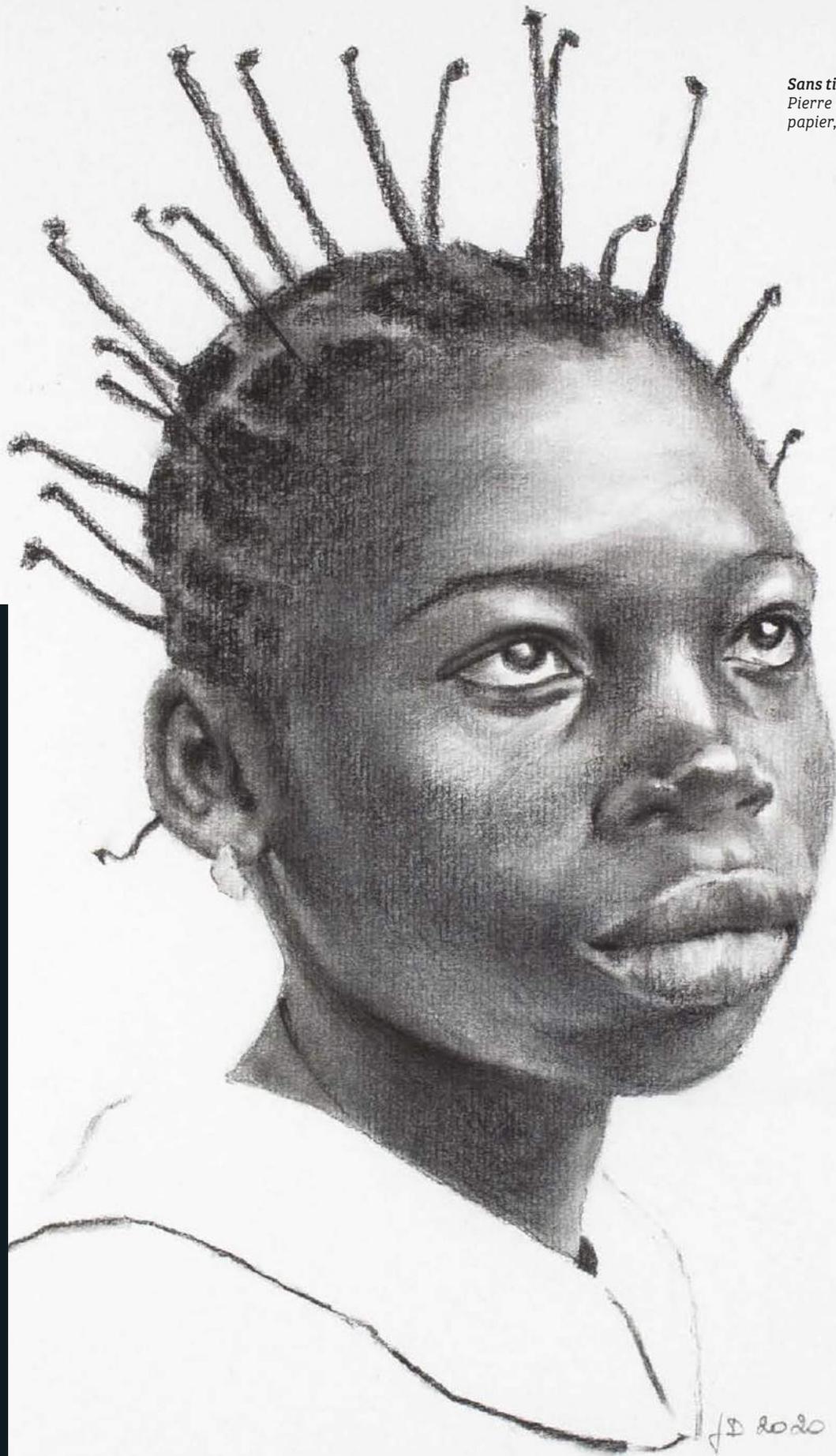




Joëlle Delhovren dessine depuis la petite enfance. À l'âge adulte, elle s'exerce dans des métiers touchant à la communication visuelle. Mais elle n'y trouve pas l'épanouissement que lui offre, depuis deux décennies, l'immersion dans la peinture, activité solitaire, un art de l'individuation. Même si elle se sert de photographies, son œuvre dépasse largement la dimension réaliste. L'approche de Joëlle Delhovren relève d'un humanisme sincère et bienveillant. En parallèle à son travail personnel, elle accompagne ses élèves de l'Académie des arts de Bruxelles dans leurs recherches au sein de l'atelier de peinture.

www.
joelledelhovren.be
FB : joelle.delhovren
Instagram :
@joelledelhovren

Sans titre. 2020.
Pierre noire sur
papier, 50 x 40 cm.





Joëlle Delhovren

Black is beautiful

Touchée par les actes racistes à l'encontre des Noirs, l'artiste belge choisit de leur rendre hommage à travers une série de portraits. Une démarche artistique autant que politique pour faire l'expérience de l'altérité.



Interview **Pratique des Arts : On vous connaît plutôt comme peintre. Pourquoi revenir au dessin, qui plus est avec la pierre noire, technique qui admet difficilement le repentir ?**

Joëlle Delhovren : J'ai toujours dessiné, et ce bien avant de devenir peintre. Les deux techniques sont intimement liées, un artiste visuel passe sans cesse de l'une à l'autre. Sans doute, la pandémie qui nous a confinés a contribué à ce que je réutilise un médium élémentaire puisque j'avais des difficultés à m'approvisionner en peinture. J'ai retrouvé avec la pierre noire un outil plus rudimentaire, plus exigeant, qui permet d'aller à l'essentiel. Le noir et blanc, les deux extrêmes, une économie de moyens radicale qui m'est apparue plus en adéquation avec mon ressenti.

PDA : Pourquoi le choix de personnages noirs ?

J. D. : J'ai voyagé plusieurs fois en Afrique, des séjours marquants à tous égards, émotionnellement, artistiquement. Se sont ensuivis de nombreuses peintures et dessins d'Africains. En mars, confinée, je me suis remise à une série de portraits, quand l'actualité a rejoint mon propos avec l'assassinat de George Floyd et le mouvement Black Lives Matter, qui ont déchiré les États-Unis sur la question raciale. Ce drame a, bien sûr, suscité mon empathie pour les Afro-Américains. Chez nous, en Belgique, les manifestations contre le racisme ont mobilisé beaucoup de monde, Noirs et Blancs, jeunes, vieux, hommes et femmes, et le passé colonial du règne de Léopold II a été violemment critiqué. Des actes de vandalisme ont été perpétrés

contre des statues, etc. La notion de race a été historiquement le prototype de toute pensée d'exclusion de l'autre, du différent, du minoritaire – inférieurisé, dominé, exploité, traqué et anéanti, dans le pire des cas. Mais ce n'est pas l'apanage des Occidentaux blancs chrétiens colonisateurs. M'est alors revenu à l'esprit le sort réservé aux albinos dans plusieurs régions d'Afrique, encore aujourd'hui.

PDA : Vous accordez régulièrement une visibilité aux minorités en représentant des personnes atteintes de handicap, d'albinisme, etc. Votre geste est-il politique ?

J. D. : Oui, au sens large. Disons que cela fait partie de ma personnalité de prendre position. Toutes les formes d'injustice, de rejet me révoltent. Et dans ce monde brutal dans lequel

Ci-dessus : Sans titre. 2020. Pierre noire sur papier, 46 x 40 cm.

En haut : Sans titre. 2020. Pierre noire sur papier, 50 x 70 cm.

Propos recueillis par Alex d'Abo Photos : D. R.

nous vivons, elles sont légion. Mon point de vue se situe du côté du plus vulnérable. Le lien, au sens large du terme, nous fonde dans notre humanité commune, et c'est là le moteur de mon travail. Comme pour beaucoup d'artistes plasticiens, il s'agit de penser sa propre présence au monde parmi les autres, dans l'histoire de l'art, et dans l'histoire tout court, au travers de sa pratique. Je m'y efforce, à ma façon.

PDA : Quel est votre support de travail ?

J. D. : En tant qu'artiste visuelle, j'ai accumulé et collectionné depuis toujours une foule d'images. Je prends moi-même beaucoup de photos. Mais aujourd'hui, avec Internet, il suffit de taper quelques mots clés et je trouve énormément de documents pour servir mon propos.

PDA : Pourquoi traiter uniquement les visages sans le reste du corps, sans décor ?

J. D. : Notre visage est masqué en raison de la pandémie. Or, nous avons vu combien son rôle est essentiel dans toutes nos relations entre êtres humains. Levinas ou Deleuze le rappellent : le visage hante notre pensée. Il est ce qui « signe » l'être humain. Me concentrer uniquement sur le visage, c'est appeler le spectateur à se confronter à l'autre, le différent ou le semblable. Hors de tout contexte précis, historique, sociologique. Le visage de l'autre comme altérité.

PDA : Qu'est-ce qui vous touche particulièrement dans ces visages si expressifs qui nous regardent ? Quelle leur dans les yeux !

J. D. : Je cherche à comprendre qui est cet autre. Je sonde la profondeur de l'être. Et je tente de faire revivre – contre l'oubli, contre l'effet de masse – une présence. Fragile, éphémère, énigmatique. Telle quelle, sans pathos.

PDA : Homme, femme, enfant... Certains visages sont-ils plus difficiles que d'autres à saisir ?

J. D. : En général, la difficulté technique réside plutôt dans le portrait d'enfant, que l'on aurait tendance à « vieillir » en marquant les traits. Il faut le saisir avec un minimum de traits. Et s'il s'agit de faire un portrait ressemblant, se pose toujours la double question : comment perçoit-on l'autre, sans l'idéaliser ni le caricaturer ? Com-

ment le portraituré se perçoit-il, pris lui aussi entre ces deux écueils ?

PDA : Quelles sont les principales étapes de la réalisation d'un portrait ?

J. D. : Il n'y a pas de méthode. La mienne consiste à débiter par les yeux. Puis tout le reste s'articule à partir de là, les proportions, les rapports entre les éléments... La technique n'est pas tout, il s'agit de s'imprégner d'un visage comme d'un paysage.

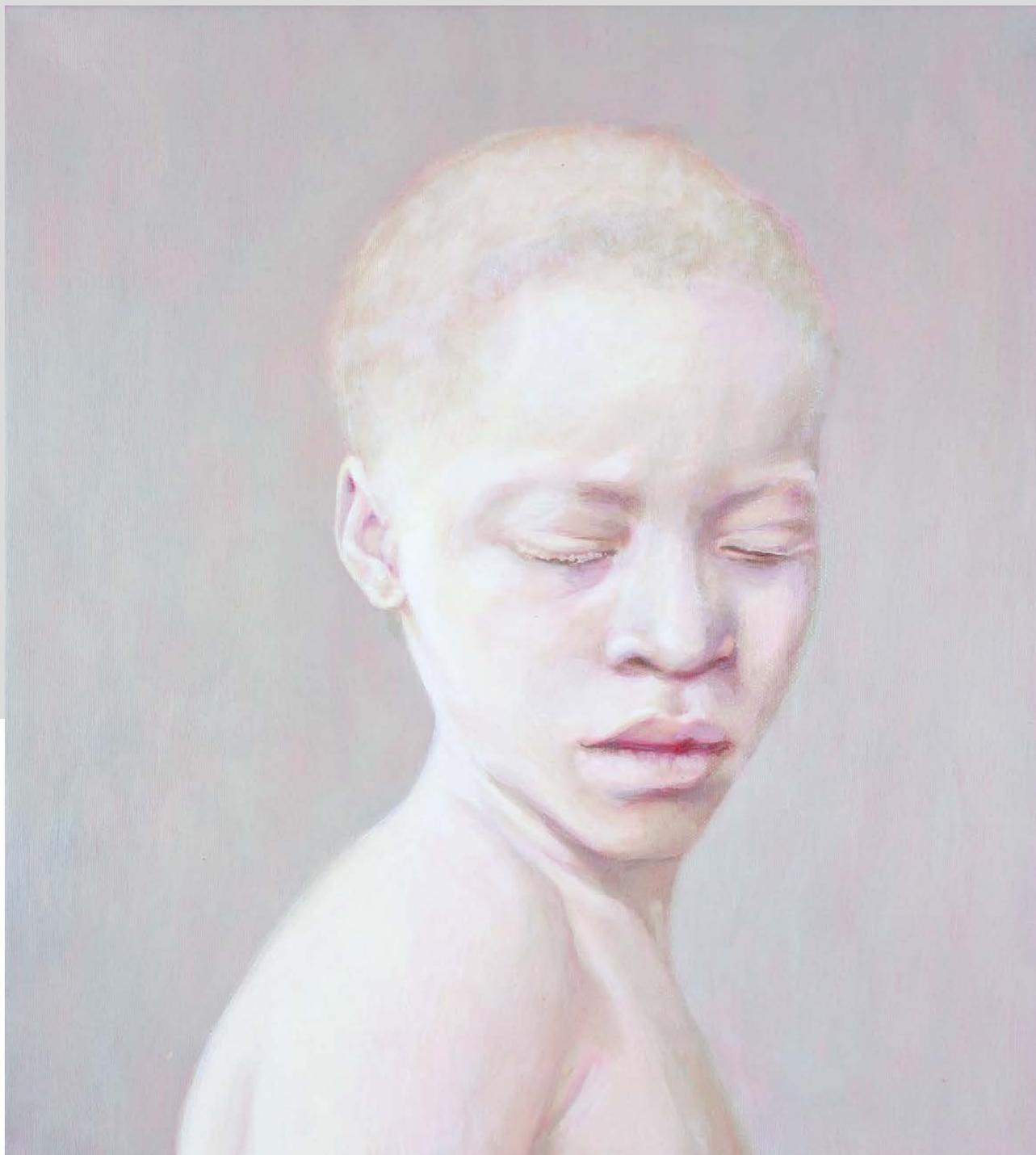
PDA : Parlez-nous de la mise en page des portraits : seuls ou à plusieurs...

J. D. : Plusieurs portraits mis ensemble

sur une feuille suggèrent l'appartenance à un groupe familial, au clan, à une ethnicité, et récuse a priori la singularité de chacun, qui est ce que je vise. Réaliser des séries sur un grand format évoque aussi la physiognomonie, pseudo-science du XIX^e siècle, férue de catégorisations, de typologies. Pour en retourner le propos : je voudrais restituer chaque visage dans ce qu'il a d'inclassable, justement. Seul, parmi d'autres, tout aussi inclassables, échappant à toute typologie réductrice. C'est cette tension paradoxale qui m'a intéressée et qui est à l'origine de cette série. ■

Sans titre. 2020.
Pierre noire sur papier, 50 x 40 cm.





Son astuce

J'estompe la pierre noire avec les doigts, des chiffons et des estompeurs. Les zones de lumière nécessitent de garder des blancs en réserve. Il faut penser les volumes, l'espace, les contours. C'est un jeu entre vide et plein, des variations à l'infini.



Privilège blanc. 2020.
Acrylique sur toile, 40 x 45 cm.
« Le sort des albinos en Afrique n'est guère enviable comparé à celui des Noirs en Occident. Aujourd'hui encore, victimes de superstitions, Les albinos sont tués ou mutilés. La série de peintures qui leur est dédiée est intitulée un peu ironiquement "Privilège blanc", pour souligner que la véritable question est celle de l'autre, du différent. »

Sans titre. 2020.
Pierre noire sur papier, 50 x 70 cm.

Son matériel

Pour cette série, j'ai choisi le crayon pierre noire (Comté, Paris) et le papier Fabriano. Pour des noirs très profonds sur de grands formats, j'utilise aussi des fusains compressés, tels que Chunky Charcoal (Cretacolor). Mais beaucoup de mes travaux sont faits sur des pages recyclées de catalogues, magazines ou livres. Travailler ainsi offre beaucoup de liberté, d'inventivité et permet des jeux avec ou contre le support, des interactions surprenantes, des collages inédits, des rencontres surréalistes, parfois, un double jeu d'effacement et de composition. De reprise, de déprise.

